

"Tout à coup, toute rouge sous la sinistre clarté des torches, une masse imposante apparaissait.

"C'était un très ancien château avec de hautes tours, des murs énormes, des portes massives bardées de fer.

"Sous l'une des tours, une de ces portes étaient ouverte, et c'était par là que l'on faisait entrer ma mère.

"Puis, après avoir suivi une longue galerie très étroite et très humide, où des chauves-souris venaient se brûler les ailes à la flamme des torches, on traversait dans toute sa longueur une cour immense.

"Enfin une porte s'ouvrait et l'on entrait dans une pièce très vaste, une des salles basses du château.

"Dans cette salle, où il devait faire très froid et très humide aussi, un grand feu flambait sous une haute cheminée où étaient sculptés le nom et les armes de la famille de Chancel.

"Épuisée, à demi morte de fatigue, toute grelottante, ma mère se laissait tomber comme une masse devant ce grand feu, mais à peine avait-elle eu le temps de s'asseoir, le temps de respirer, qu'une main se posait sur son épaule.

"C'était, sur un signe du baron, une femme qui venait brusquement de surgir de l'ombre.

"Oh ! cette femme, Suzanne, cette femme, si mon rêve ne m'a pas trompé et si elle existe, quel monstre aussi elle doit être ! s'écria Maurice qu'un long frisson venait de secouer.

"Non, je ne crois pas que l'on puisse s'imaginer figure plus atroce et plus effrayante !... Une brute aussi, une brute comme ces hommes dont je t'ai parlé, mais d'un aspect plus terrifiant encore !

"En elle, rien d'humain... C'était une créature étrange, une créature à part, qui ne devait avoir ni cœur ni âme.

—Une figure de cauchemar ! interrompit vivement Suzanne. Un être hideux produit de la fièvre qui te brûlait... du chagrin qui te dévorait... Mais tu ne vas pas croire à la réalité de ces choses-là... de ces choses impossibles !

—Qui sait ? fit brusquement et vivement à son tour Maurice. N'a-t-on pas parfois, dans son sommeil, d'étranges avertissements... d'étranges révélations ?

—Non, non, je t'en prie, ne va pas te torturer ainsi pour des chimères ! répondit-elle. D'ailleurs, si je n'étais pas sûr que tu te trompes... si je n'étais pas certaine que ta mère dort en ce moment très paisible dans la maison où tu l'as laissée hier, est-ce que tu me verrais aussi tranquille ?... Est-ce que tes peines ne seraient pas mes peines ?... Est-ce qu'un malheur qui te frapperait ne me frapperait pas en même temps ?

—Suzanne !

—Oh ! tu le sais bien, n'est-ce pas ?... Tu sais bien que c'est désormais entre nous une amitié qui nous liera pour toute notre vie... une amitié que jamais rien ne pourra détruire... Eh bien, crois-moi !... Est-ce que toi, si courageux, tu vas trembler pour un rêve... trembler pour si peu de chose !

"Mais continue, ajouta-t-elle car elle voulait gagner du temps et tâcher de le retenir. Cette vilaine femme avait donc posé sa main sur l'épaule de ta mère. Et alors ?

—Alors, reprit Maurice, ma mère la suivait, et, quelques instants après, cette horrible femme reparaisait seule et faisait à son tour un signe au baron, un signe qui semblait dire : Elle dort !

"Puis elle demeurait immobile, paraissant attendre dans une attitude d'esclave, elle aussi, les ordres que M. de Chancel allait lui donner.

"En effet, tout à coup, il se mettait à lui parler presque à voix basse, bien qu'il n'y eût plus là que le comte de Guérande.

"Et c'était encore dans cette même langue dont il s'était servi tout à l'heure, dans cette même langue inintelligible, dure et presque sauvage, qu'il s'exprimait.

"La femme ne répondait pas un mot et se contentait d'incliner parfois la tête, comme pour dire qu'elle avait compris...

"Et, sur un geste du baron, elle s'élevait comme une ombre.

"Puis, soudain, la scène changea.

"Je ne revoyais plus ma mère.

"Chose étrange, elle n'était plus la pauvre innocente dont la vue m'a fait tant de mal hier... la pauvre folle dont l'œil hagard disait la pensée éteinte et la mémoire morte...

"Toute pâle, immensément triste, elle se promenait sur une longue terrasse qui dominait le château.

"A ses pieds s'ouvraient des abîmes sans fond et dont la vue seule donnait le vertige ; plus loin, c'était l'Océan sans bornes, l'Océan infini dont les vagues venaient expirer jusqu'au bord de ces abîmes...

"Et ma mère allait, rôdait, semblable à un prisonnier qui cherche une issue pour fuir... le moyen de reconquérir sa liberté.

"Mais toute fuite était impossible !... tout espoir de salut une folie !

"Et alors je la voyais pleurer, sangloter, puis m'appeler avec des cris déchirants.

"Puis, comme elle se désespérait ainsi, tout à coup quelqu'un sur-

gissait, s'élançant vers elle, se jetait dans ses bras. Et c'était toi Suzanne !

—Moi ! s'écria la fillette.

—Oui, c'était toi... toi tout en pleurs aussi... toi toute désespérée aussi !... Dis, Suzanne, est-ce que cela n'est pas étrange ?

Mais celle-ci venait de se mettre à rire.

—Ne ris pas ! Suzanne.

—C'est ton sérieux qui me fait rire !... Allons, voyons, comment étais-je dans ce château et que pouvait bien me vouloir le baron de Chancel ?...

—Il ne s'agissait pas de lui.

—Et de qui donc ?

Du comte de Guérande.

—Du comte de Guérande ? s'écria-t-elle en se remettant à rire. Oh ! ça m'est égal !... je ne les connais pas plus l'un que l'autre... Eh bien, oui que voulait-il ce comte-là ?...

—Oh ! tu m'en demandes trop, répondit Maurice, mais, ce que je sais, c'est que c'était lui que tu maudissais... c'est que c'était lui que tu accusais de t'avoir volée à ta mère...

—Volée à ma mère ! s'écria Suzanne, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

—Oui.

—Mais on ne peut voler que les petits enfants, mon pauvre Maurice, on ne vole pas une grande fille de mon âge !... Décidément, ton rêve est de plus en plus drôle !...

Mais pourquoi as-tu jeté ce grand cri qui m'a fait toute frissonner... ce grand cri qui m'a brusquement réveillée en sursaut !...

"Qu'avais-tu donc vu de si terrible et qui pouvait t'impressionner à ce point ?... S'agissait-il de moi ou de ta mère ?

—Non, de la tienne ;

—De ma mère ?

—Oui, de ta mère !

—Elle était donc aussi dans ce château ? dit vivement Suzanne qui essayait encore de rire, mais qui était devenue toute pâle.

—Non, non, répondit vivement Maurice, mais ne m'en demande pas davantage...

—Pourquoi ?

—Parce que j'aurais peur de te faire de la peine...

—Oh ! tu ne m'effrayeras pas, va ! dit-elle vivement à son tour, plus saisie au fond qu'elle ne voulait le paraître. Voyons, que se passait-il donc à ce moment-là qui te causait une si grande épouvante ?

—Eh bien, puisque tu veux absolument que je te le dise...

—Je t'en prie !

—Je ne me trouvais plus à présent dans ce vieux château dont je viens de te parler, mais dans une église, très simple et très pauvrement ornée, comme l'église d'un petit village...

"A l'autel de la Vierge les cierges étaient allumés et un prêtre célébrait un mariage... Dans la chapelle, fort petite d'ailleurs, il n'y avait que très peu d'invités, six ou huit personnes seulement, et, parmi elles, le comte de Guérande...

—Toujours lui ! interrompit Suzanne.

—Oui, c'était encore lui que je retrouvais là... et chaque fois que son regard se portait sur la mariée, il ne pouvait s'empêcher d'avoir un sourire moqueur, tandis que dans ses yeux s'allumait un éclair de triomphe...

—Mais ma mère, Maurice !... parle-moi de ma mère ! interrompit encore la fillette.

—Ta mère, c'était elle.

—La mariée !

—Oui, Suzanne. Mais te souviens-tu bien d'elle hier !... te souviens-tu bien comme elle était pâle quand, lorsque tout le monde te croyait morte, tu as tout à coup rouvert les yeux et que tu l'as vue agenouillée devant toi ?

—Oh ! oui, Maurice !... Comment pourrais-je oublier cela !

—Eh bien ! à genoux devant l'autel, elle était encore plus livide et plus défaite. Et ce qu'il me frappait aussi beaucoup, c'est qu'au lieu d'être parée des habits de fête d'une épouse, elle avait revêtu des habits de deuil, comme une veuve...

—Et lui ? fit vivement Suzanne.

—Le marié ?... j'allais t'en parler... Oh ! celui-là ne me revenait guère, et, chose étrange encore, il me semblait l'avoir déjà vu, déjà rencontré, mais sans que je pusse me souvenir ni à quelle époque ni à quel endroit...

—Et comment était-il ?

—C'était un homme assez grand, très distingué, avec des cheveux courts frisés et de longues moustaches blondes...

—M. de Prades ! s'écria Suzanne, M. de Prades !

—Tu connais cet homme ?

—Le marquis ?... Oh ! certainement !... Mais pourquoi viens-tu de me dire qu'il ne te revenait guère ?

—Parce que je trouvais qu'il avait l'air aussi hypocrite et aussi faux que le comte de Guérande...

—Oh ! comme tu l'as mal vu et comme ton rêve t'a trompé, mon